

Passage de l'homme. La trace, pasques abolies

Christian Cailliès

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cailliès, C. (1991). Passage de l'homme. La trace, pasques abolies. *Moebius*, (49), 55-56.

CHRISTIAN CAILLIÈS

Passage de l'homme La trace, pasques abolies

*Les morts finiront par se taire.
Ainsi venait-il, dans un paraphe de sable,
avec des gestes de mille ans,
mille ans au moins à soutenir l'espace
et la crinière fauve des soirs où s'effondrent
les villes dans leur image de fleuve.*

1

La parole s'éveille il est déjà trop tard, tout se fait solitude. Qui exige d'entrer dans la demeure d'un maître? Qui vaticine? Une même origine depuis toujours tragique remet la vie à plus tard le passage parle en toutes les langues. Debout sous les orages étranger enfin à toutes les vénérationes je n'irai pas sur la plus haute tour. Le Tigre ni le Tibre pas même l'Euphrate le Tage né pour laver la vieille ville de Lisbonne le Nil noyant son passé dans l'espoir d'un avenir ne furent mémoire. Quelle sauvage promesse taraude ainsi les villes gorgées d'histoire? L'angoisse à nu parmi les colonnes le siècle ne crie pas il se tait il attend mal assuré que du ventre des banlieues monte un ordre nouveau. Le voici, l'entends-tu dans la pétarade des mobylettes, ça vie ça crie ça grouille ça s'agite, ô âpreté du sang quand les bêtes de la nuit renversent leurs auges : le Très-Bas impose son ordre dans le désordre des signes Rome ment et s'efface accablé de siècles de hordes studieuses salissant les calèches, filles culbutées dans les fontaines, Rome oublie l'éternité de la tiare la promesse de ses ruines. Qui vaticine? Qui prie? Qui ose croire? Qui arrêtera le rituel des moires?

Les premières gifles à la gueule du néant, c'est vrai, on a franchi le fleuve on a osé le courage des morts. Le chasseur devenu homme apprend à lire, le limon est fertile : on pourra cultiver parquer les animaux, l'écriture partagera les terres, les récoltes le néant devra faire avec, la beauté n'est pas remise à plus tard. À l'abri des remparts nous accueillons la lumière, nous avons renoncé aux anciens dieux aux idoles, désormais nous savons porter jusqu'au poids de nos ombres. Qui renonce à l'effort? Qui demande des comptes? Qui ose lever le front si haut sous les orages? Les entrepôts sont pleins la mort même sera douce, les oiseaux dehors inventent l'espace et piaillent et vitupèrent l'homme — il leur retire la chair depuis toujours promise — depuis toujours aussi le vent qu'il faut couper, l'instinct s'en arrange pour faire croire en la géométrie. L'eau des fontaines appelle le vin et la danse et la joie, l'amour enfin le rite pour posséder la femme. Qui se bat? Qui espère? Qui enfante dans l'ombre? Pourquoi ces forces sourdes sous le pavé des villes? Pour qui ces vomissures qui accompagnent la sarabande des rats? Vers quelle révolte ces foyers allumés? Ailleurs, tout est réel aussi les bêtes se réveillent pour occuper la nuit la peur déplace un peu si peu les ombres que les choses frémissent. Ailleurs c'est ici, l'angoisse ignore la beauté qu'elle laisse.